



Leonardo Padura, une vie plus vaste que l'Histoire

La Transparence du temps,
de Leonardo Padura. Métailié, Paris, 2019,
448 pages, 23 euros.

Les éditions Métailié fêtent cette année leurs 40 ans d'existence ; ce qui représente pour la maison 400 auteurs, 1 200 titres (essais et romans) publiés, et une vingtaine de collections défendues.

Parmi les grands noms du catalogue, il y a ceux qui constituent le noyau dur de la bibliothèque hispano-américaine ; on y trouve à côté de l'auteure argentine Elsa Osorio, du Chilien Luis Sepulveda et du Colombien Santiago Gamboa, par exemple, un des meilleurs romanciers cubains, diplômé de littérature hispano-américaine, par ailleurs essayiste, journaliste et auteur de scénarios pour le cinéma : Leonardo Padura. Un écrivain attachant, récompensé par 24 prix littéraires parmi lesquels le prix Raymond Chandler en Italie, le prix Hammett aux États-Unis, le prix Roger Caillois en France, le Prix national de littérature et le Prix de la critique à Cuba, le prix Princesse des Asturies en Espagne...

Annette Métailié, éditrice de Leonardo Padura depuis ses débuts, résume ainsi sa relation littéraire et amicale avec l'écrivain : « *Je publie Leonardo Padura depuis ses premiers romans (1998), et je l'ai vu grandir et conquérir une nouvelle audience internationale impressionnante. Malgré les succès, il a gardé son amour indéfectible pour sa ville de La Havane, victime des vicissitudes de l'Histoire.* »

Un des traits caractéristiques de l'auteur de la tétralogie *Les Quatre Saisons* (1998-2004), de *Adios Hemingway* (2005), des *Brumes du passé* (2006), de *L'Homme qui aimait les chiens* (2011), et de *Hérétiques* (2014) est effectivement la fidélité ; fidélité à son pays, à sa ville natale, La Havane, à Mantilla, un quartier populaire du sud de la capitale où il a toujours vécu. Fidélité à l'égard de ses proches, de ses amis.

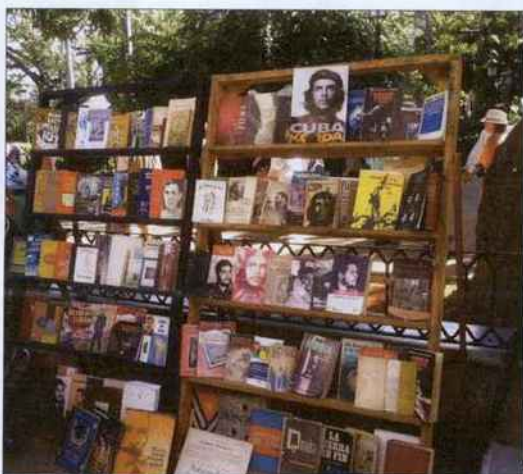
Témoin intransigeant des évolutions sociopolitiques de son pays, Padura est également fidèle à ses convictions. Son univers est cubain : il écrit à Cuba, dans la langue des Cubains, sur le peuple cubain, il dit ses frustrations et ses espérances. Alors que je lui demandais récemment lors d'une interview comment il voyait le futur de son pays dans le contexte international, il me répondit : « *Je n'aime pas faire de prévisions sur le futur, parce que j'aurais toutes les chances de me tromper : toute lecture de la réalité te met en garde contre les énormes marges d'erreur de cette tentative. En ce qui concerne le futur de mon pays, les perceptions que j'en ai sont très subjectives, pessimistes parfois, optimistes d'autres fois. J'éprouve surtout quelques désirs : que les Cubains, après tant de sacrifices, puissent vivre mieux, qu'ils puissent vivre dignement de leur travail, qu'ils puissent bénéficier dans leur pays des possibilités qu'ils vont parfois chercher dans d'autres coins du monde, qu'ils puissent jouir de toutes les options possibles d'exercer leur liberté individuelle. Je ne suis en mesure d'exprimer que des désirs et je ne sais pas si ceux-ci pourront s'accomplir.* »

Publié il y a quelques mois, *La Transparence du temps* est le neuvième roman qui met en scène Mario Conde, un ancien inspecteur à la Criminelle depuis longtemps reconverti dans le hasardeux négoce de l'achat et de la vente de vieux livres, et détective à ses heures. Comme dans les précédents ouvrages de l'auteur, « *l'histoire racontée est une fiction qui contient une forte dose de réalité* » (*Mort d'un Chinois à La Havane*). Comme dans les *Brumes du passé*,



Padura y évoque « *les naufragés d'une vie qui s'épuise sans qu'apparaisse à l'horizon un îlot salvateur* ».

On y retrouve avec plaisir le petit monde de notre anti-héros, la garde rapprochée de ses amis de toujours : El Flaco Carlos (Carlos le Maigre), paralysé à la suite d'un coup de fusil qui lui a détruit la moelle épinière lors de sa brève participation à la guerre en Angola ; un maigre qui ne l'est plus du tout et dont « *la corpulence maladive déborde [aujourd'hui] de son fauteuil de malheur* » ; El Conejo (le Lapin) ; le mulâtre Candito, dit aussi El Rojo (le Rouge), ou encore Yoyi el Palomo (le Pigeon), son fidèle associé. Des « frérots » solidaires, toujours là pour lui souhaiter le meilleur, car « *les gens bien méritent d'avoir un peu de chance dans la vie* ».



Très présente dans nombre de ses ouvrages, l'amitié est pour Padura un élément fondamental de la vie : « *la grande capacité qu'ont les êtres humains de s'associer est ce qui distingue l'homo sapiens de toutes les autres espèces qui ont existé et qui existeront sur la terre*, dit l'auteur, *la consolidation maximale de ce processus est l'amitié. J'apprécie au plus haut point cette condition ; a fortiori dans la perspective particulière du contexte cubain, celui des difficultés que nous avons vécues – l'exil, les contrôles..., et face auxquelles l'amitié peut être un refuge sacré. Aussi mes personnages vivent-ils souvent "en tribus", fondées sur la nécessité de cohabitation et de complicité : c'est-à-dire qu'ils sont amis* ».

C'est en l'occurrence au nom de l'amitié que, dans ce dernier opus, Conde va répondre à Roberto Roque Rossel, dit Bobby, un ancien camarade de lycée, et se lancer à sa demande à la recherche d'une mystérieuse vierge noire que l'ex-amant de ce dernier, un peu voyou, lui a volée. La coquette somme d'argent que cela va rapporter à notre détective va, certes, sensiblement améliorer son quotidien, mais surtout lui permettre de partager repas et soirées bien arrosées avec ses amis.

Ce roman de l'amitié est aussi un roman sur le temps qui passe – comme le laisse présager son titre – et son cortège de souvenirs « *qui font palpiter dans [les] neurones des nostalgies lointaines, presque égarées, dont les effluves [ont] le parfum trouble et à la fois puissant du passé* ». S'il est évidemment impossible de résister au passage du temps – le temps passe sans que rien ne puisse le retenir –, écrire est pour l'auteur communiquer avec le monde, dire ce qu'il pense et ce qu'il ressent : « *Quand je commence un roman,*

je me demande toujours pourquoi l'écrire. Je cherche une finalité, un objectif. Il s'agit le plus souvent de la nécessité d'approfondir une réalité, d'essayer de la comprendre et si possible d'en rendre compte, de la fixer. En ce sens, je ne suis pas seulement un nouvelliste mais également un chroniqueur : un analyste du temps fugace, d'une réalité en mouvement qui sont miens, de l'Histoire et de ses possibles enseignements ».

Ce roman noir, certainement le plus sombre et le plus mélancolique de la série, dit l'obsession du temps qui passe en laissant ses marques. Histoire et histoires ici se mêlent et s'entremêlent.

Ainsi, comme cela était déjà le cas dans *Hérétiques* (roman dans lequel un tableau de Rembrandt est le fil ténu qui relie différentes réalités et différentes époques), ou encore dans *L'Homme qui aimait les chiens* (roman dans lequel Padura raconte la vie de Ramón Mercader, assassin de Léon Trotski au Mexique) – même si l'approche et le contexte sont évidemment très différents –, l'invention créatrice tutoie une fois de plus la Histoire.

La mystérieuse vierge noire dotée, dit-on, de véritables pouvoirs est au cœur de ce roman dont la subtile dramaturgie se déploie en deux temps (et deux espaces narratifs) : le premier permettant le déroulement au présent des principales péripéties du récit, le second correspondant à un temps historique rétrospectif qui évoque différentes époques antérieures, la guerre civile de 1936-1939 en Espagne ou la guerre civile dans la Catalogne médiévale entre 1462 et 1472, des croisés et des corsaires.

La Transparence du temps offre ainsi diverses perspectives qui permettent de questionner les errements et les erreurs de l'âme humaine : mensonges et hypocrisies, meurtres et misères. « *L'Histoire est une spirale, qui même quand elle est progressive passe souvent par des circonstances similaires dans leur développement. Les hommes devraient tirer de ces expériences des enseignements. Cependant, leur incapacité à lire l'Histoire les conduit à commettre les mêmes erreurs. Dans mon roman, j'essaie de montrer comment l'être humain à différents moments historiques souffre des mêmes conséquences de conflits semblables. S'il ne s'agit pas à proprement parler – comme vous l'avez noté – d'un roman historique, le présent des personnages est fait d'expériences plus ou moins similaires, tant les convulsions de l'Histoire sont susceptibles, si ce n'est d'écraser l'homme, tout au moins de déterminer son destin au-delà de ses désirs et de ses aspirations individuelles.* »

Mario Conde est dans ce roman sur le point d'avoir soixante ans. Un chiffre qui est pour lui de mauvais augure, qui ne peut avoir que des conséquences néfastes et qui le plonge dans un grand désarroi.

C'est sur cette date anniversaire – fêtée avec les amis – que se referme un livre qui offre « *les fragments ataviques de diverses vies condamnées à être attirées par l'Histoire* ». Mais n'est-ce pas cela au fond écrire : « *se transmuier en un autre, renoncer à soi au profit de la création* »...

Un roman sombre donc, mais dont la conclusion n'est pas pour autant totalement pessimiste. Parce que l'amour et l'amitié une fois de plus n'ont pas dit leur dernier mot. Et peut-être aussi parce que, comme l'écrit Gregorio Marañón, « *la vie est tout simplement plus vaste que l'histoire* » ou encore parce qu'« *il faut que s'achève le roman de la vie pour que commence sa réalité* ». ■

Marc Sagaert